



Porcelaine : la première manufacture

Malgré la proximité du kaolin découvert à Saint-Yrieix en 1768, la porcelaine connut des débuts difficiles à Limoges où, jusqu'à la Révolution, la production se limita à une petite manufacture sur la route de Paris.

« Première porcelaine des terres du Limousin »

proclamait fièrement le médaillon sorti en 1771 de la toute nouvelle Manufacture de Limoges. Laquelle ? La seule ... car, jusqu'à la Révolution, il n'y eut qu'une manufacture de porcelaine à Limoges, route de Paris (aujourd'hui rue François Chénieux) et qui avait pris la suite d'une fabrique de faïence en petite forme. Sur l'autre côté du médaillon, deux licornes encadraient le blason de Turgot car l'intendant du Limousin n'était pas pour rien dans cette création.

C'est en effet poussés par ce très actif personnage

que le propriétaire de la faïencerie de la route de Paris, Joseph Massié, s'était associé le 1er mars 1771 avec les frères Grellet (Pierre et Gabriel) et avec Nicolas Fournérat pour profiter du kaolin que l'on venait de trouver à Saint-Yrieix et qui permettait enfin de fabriquer de la véritable porcelaine à la chinoise en France, mais pour l'instant uniquement à la Manufacture royale de Sèvres, près de Paris.

C'est encore Turgot qui avait fait demander à Sèvres qu'on lui envoie les plans de « fourneaux adéquats » pour cuire la porcelaine à 1 400° alors que la faïence ne nécessite que 900°. C'est toujours Turgot qui, deux ans plus tard, obtiendra du roi une exemption de droits de douane pour exporter les porcelaines de Limoges à l'étranger. Parmi les 4 associés, Massié était l'homme du métier apportant les locaux, les Grellet étaient des négociants limougeaux à la tête de plusieurs fabriques et apportant l'argent, Fournérat était un chimiste venu de Paris avec « la connaissance et la combinaison des différentes terres nécessaires » à ce nouvel art qu'était la porcelaine.

Une grande partie de la difficulté pour les premières manufactures de porcelaine était de maîtriser la cuisson dans des fours chauffant à 1 400° ❶. Avec la difficulté supplémentaire à Limoges que la terre réfractaire utilisée pour les gazettes ❷ (protections des pièces) était « d'une qualité bien inférieure à celle dont se servent les fabricants de Paris », ce qui occasionnait « beaucoup de pertes dans les fournées ». Dès son arrivée à la tête de la manufacture en 1787, l'ingénieur François Alluaud ❸ remarque ce défaut que son prédécesseur, le négociant Gabriel Grellet ❹ (associé au faïencier Joseph Massié ❺) aurait selon lui « entièrement négligé ».





13

Mais le quatuor devint vite

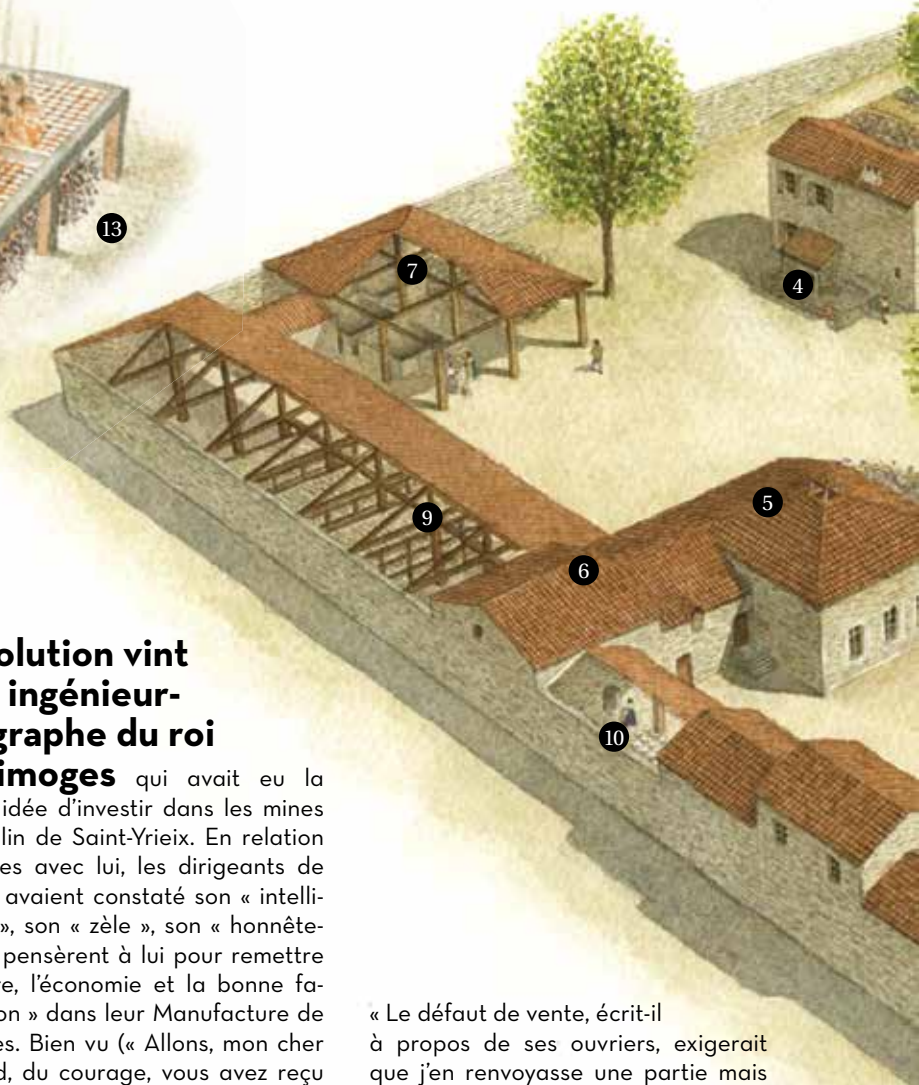
un duo : il semble que Fournérat ne se soit pas entendu avec les autres, en partie parce qu'on lui aurait refusé la main de la fille de Grellet (qui perdit lui-même rapidement son frère) ... Fâché, le chimiste quitta la Manufacture de Limoges qui prit à cette période le nom de Manufacture du Comte d'Artois, puisque le frère du nouveau roi Louis XVI était depuis peu vicomte de Limoges et que l'on a toujours besoin de protecteurs haut-placés. Cela explique que CD (Comte Dartois, à l'époque on ne s'embarrassait pas d'apostrophes) soit devenu la marque de ces premières porcelaines de Limoges. La protection du comte d'Artois et toutes les initiatives de Turgot ne suffirent pourtant pas pour assurer la viabilité de l'entreprise et la plus belle opération de Grellet fut de vendre l'entreprise au roi (et donc à la Manufacture de Sèvres) en 1784 pour 65 000 livres. L'objectif de Sèvres était que la nouvelle Manufacture royale des porcelaines de Limoges produise des pièces d'usage courant mais les relations avec Grellet (resté en place avec Massié) furent vite compliquées car les affaires ne s'améliorèrent pas : on avait cru voir en lui « un homme habile, auteur lui-même de sa fortune » mais on dut constater en 1787 que le directeur ne mettait « que rarement le pied à la manufacture », se bornant « à y envoyer seulement chaque jour son fils qui est entièrement incapable et ignorant ». L'étude des inventaires montre que la direction Grellet ne fut ni innovante ni désireuse de s'adapter aux goûts changeants du public.

La solution vint d'un ingénieur-géographe du roi à Limoges

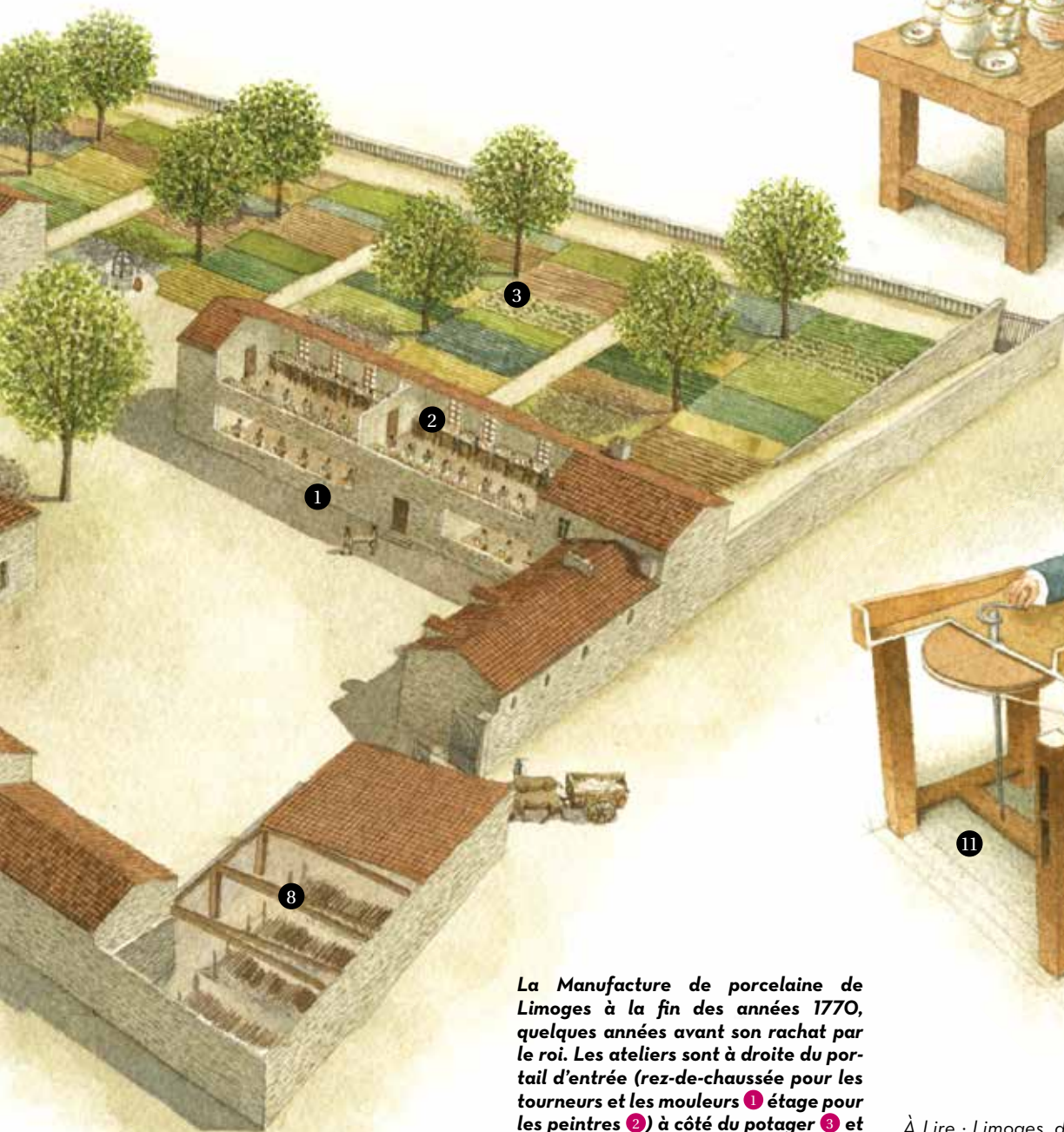
qui avait eu la bonne idée d'investir dans les mines de kaolin de Saint-Yrieix. En relation d'affaires avec lui, les dirigeants de Sèvres avaient constaté son « intelligence », son « zèle », son « honnêteté » et pensèrent à lui pour remettre « l'ordre, l'économie et la bonne fabrication » dans leur Manufacture de Limoges. Bien vu (« Allons, mon cher Alluud, du courage, vous avez reçu la manufacture en mauvais état mais vous n'en avez que plus d'honneur à la rétablir », lui écrivait-on de Sèvres), le nouveau directeur réussit en peu de temps à rationaliser la production et à rétablir des débouchés principalement locaux grâce à une relance de l'innovation et une prospection commerciale poussée.

Mais nous sommes à la veille de la Révolution française.

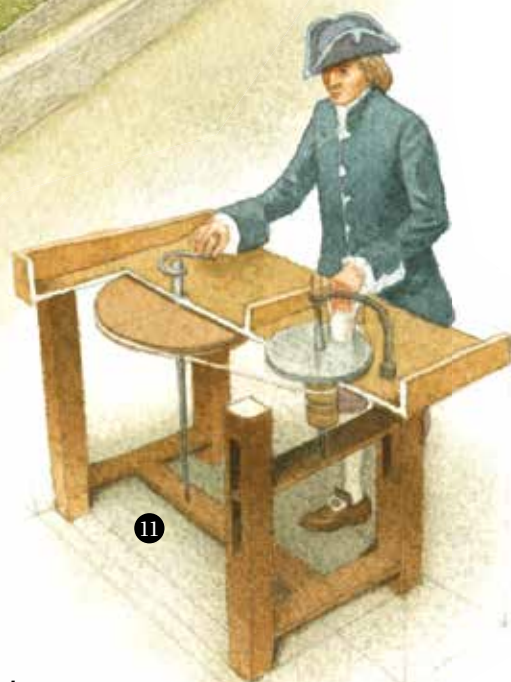
Dès 1789, le marché s'effondre : pourtant favorable aux idées nouvelles (il sera maire de Limoges en 1792), Alluud doit constater rapidement que « les circonstances qui pèsent sur les affaires de Paris se font sentir d'une manière inconcevable sur celles de la province ». Mais il ne baisse pas ses exigences :



« Le défaut de vente, écrit-il à propos de ses ouvriers, exigeait que j'en renvoyasse une partie mais il faudrait avoir de quoi les solder. Faute de paiement, l'insubordination règne dans la manufacture, de sorte que le mal augmente chaque jour quoique nous fassions des ouvrages plus beaux que jamais ». Et dans les faits, la production reste de très bonne qualité jusqu'en 1790 où Alluud écrit à Sèvres (dans une situation tout aussi catastrophique) : « J'ai emprunté partout où je pouvais pour réparer et soutenir la manufacture de Limoges. Les créanciers veulent absolument être remboursés de sorte que ma liberté et mon honneur se trouvent compromis ». Privé de tout soutien extérieur, il parvient à faire vivre l'entreprise jusqu'en 1793 où les quelques ouvriers restants sont licenciés et les matériaux revendus. Lui-même abandonne temporairement la porcelaine pour devenir directeur de la Monnaie de Limoges.



12



11

Quinze ans plus tard,

alors que « diverses fabriques » de porcelaine (dont celle de la rue des Anglais fondée par Alluud à la fin de la Révolution et prise en main après sa mort par son fils en 1802) se multiplient dans la ville, le préfet pourra noter que l'État n'avait pas été tout à fait perdant dans cette première manufacture puisque, « quels qu'aient été les vices d'administration », le pays en avait « retiré l'avantage de créer un nouveau genre d'industrie dans la ville de Limoges ».

La Manufacture de porcelaine de Limoges à la fin des années 1770, quelques années avant son rachat par le roi. Les ateliers sont à droite du portail d'entrée (rez-de-chaussée pour les tourneurs et les mouleurs 1 étage pour les peintres 2) à côté du potager 3 et de la maison de Joseph Massié 4, qui avait là sa faïencerie jusqu'en 1771. Le grand four 5 et le petit four 6 sont à gauche, non loin de fosses pour les terres 7 des hangars (bois de chêne et hêtre 8 ou kaolin 9) et des gazettes 10. Limoges reste une manufacture modeste comparée à Sèvres (qui emploie alors près de 300 personnes) : il n'y a qu'une trentaine d'employés dont 2 directeurs, 4 commis, 1 chimiste, 1 sculpteur, 9 tourneurs (ici en train de polir le bas d'une pièce avec un tour 11) mouleurs et peintres 12, 3 employés aux gazettes, 1 enfourneur et 5 manœuvres (comme celui-ci 13 en train de faire griller le kaolin (caillou) sur un « violent feu de charbon » afin de pouvoir le broyer ensuite plus facilement.

À Lire : *Limoges, deux siècles de porcelaine*, Chantal Meslin-Perrier et Marie Segonds-Perrier, Les Éditions de l'Amateur/Réunion des Musées Nationaux, 2002.

Merci aux archives de la Manufacture nationale de Sèvres pour leur aide.

Réalisation :
Studio Différemment 2019
Textes : Jean de Saint Blanquat
Illustrations : Philippe Biard

STUDIO  DIFFÉREMMENT